

FFM — Compétition des Premières oeuvres **Pitié pour les premiers pas !**

Patricia Robin

Numéro 293, novembre–décembre 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73047ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robin, P. (2014). FFM — Compétition des Premières oeuvres : pitié pour les premiers pas ! *Séquences*, (293), 10–11.

FFM | Compétition des Premières œuvres

Pitié pour les premiers pas !

En juin, un journaliste annonce avec fougue et vindicte, du haut de sa tribune culturelle, la mort du FFM. L'onde de choc s'est répercutée jusque dans les couloirs du Quartier Latin où se tenaient les présentations de la compétition des Premières œuvres. En effet, les corridors du cinéma étaient vides, la frénésie des années précédentes avait disparu et le sentiment d'assister à une veillée funèbre s'est confirmé, jour après jour, dans les salles à peine remplies. Les réalisateurs et réalisatrices venus présenter leur film ont dû trouver ce festival bien triste, malgré l'accueil poli qu'ils ont reçu pour leur travail, sorte de carte de visite pour percer dans ce milieu.

Patricia Robin

Bien que le FFM n'était plus que l'ombre de lui-même, les films de cette catégorie ont quand même attesté que les cinématographies nationales se portent relativement bien et que l'émergence de nouveaux talents en réalisation s'avère réelle, ce qui donne une raison d'être à ce festival moribond. À preuve, trois films où les spectres faisaient partie intégrante du scénario. Dans les trois cas, l'idée d'un fantôme est si bien intégrée à la trame que l'on accepte d'emblée la proposition. **New Territories**, une production franco-tunisienne de la Française Fabianny Deschamps, raconte le périple d'une représentante en procédé de crémation discutable, qui, après sa démonstration en Chine, est possédée par l'esprit de Li Yu à qui l'on a ôté la vie afin qu'elle remplace le cadavre d'une vieille dame que la famille tenait à enterrer selon les traditions ancestrales. En dénonçant ce phénomène critiquable, la réalisatrice lève le voile sur un aspect obscur des règles rigides qui sévissent en Chine concernant la disposition des restes humains. **Bright Night** (*Nachthelle*), de l'Allemand Florian Gottschick, réunit quatre

personnages à la campagne, à la limite d'un village qui se désertifie. Les relations s'entremêlent et le souvenir d'un ami d'adolescence s'étant suicidé vient mettre de l'ombre sur cette fin de semaine. Mais ce n'est pas sa vision qui hante la jeune femme du quatuor, c'est son surmoi qui lui apparaît et lui fait expérimenter des sensations particulières. Pour sa part, **They Are All Dead** (*Todos están muertos*) coproduction Espagne / Mexique / Allemagne, réalisée par Beatriz Sanchis, s'introduit dans une petite famille madrilène où le fantôme du frère rocker apparaît à sa sœur afin qu'elle sorte de son marasme, qu'elle réintègre la société et qu'elle s'occupe enfin de son fils. La réalisation alerte et la performance des acteurs créent un dynamisme intéressant dans ce huis clos familial. Cette année encore, les films concernant les relations familiales



Bright Night



Los bañistas

houleuses ont été nombreux. **Enfances nomades**, du Français Christophe Boula, nous promène en Mongolie, en Sibérie et au Tibet, où les destinées de trois enfants et de leurs parents sont bouleversées par les événements qui leur arrivent. Particulièrement bien filmé et nous permettant de voyager visuellement, ce film a le mérite d'exposer les conditions de vie des habitants de ces trois contrées où les nomades ont des mœurs filiales singulières dans une contemporanéité sociale, commerciale et technologique à laquelle ils ne peuvent échapper. **The Blue Hour** (*La hora azul*), de la jeune Péruvienne Evelyne Pegot-Ogier, relate ce qu'un avocat prospère découvre après le décès de son père, un ancien officier de marine. En levant le voile sur son passé, ses agissements le perturbent et il apprend l'existence d'un demi-frère issu du viol commis par son père. Les tourments de cet homme de loi le guident vers cet otage qu'il veut connaître davantage. La réalisatrice promène ses personnages entre l'opulence et les quartiers plus pauvres de ce Pérou, somme toute assez secret, dont peu de films nous parviennent. Dans **Fever**, du Français Raphaël Neal, on retrouve ce contraste social chez deux garçons de familles respectables, bien qu'évoluant dans des classes différentes. Ce qui unit les deux adolescents, c'est le meurtre gratuit d'une inconnue qu'ils ont perpétré. L'intrigue bien menée ainsi que les portraits efficaces des protagonistes font de ce film une excellente porte d'entrée sur l'échiquier de la production cinématographique. Tout aussi bien tourné, **High Performance** met en scène deux frères dissemblables dont le plus nanti requiert les services de l'autre, acteur, afin d'entrer en contact avec l'une des employées de sa société. Véritable chassé-croisé, ce film autrichien de Johanna Moder a su se démarquer par sa mise en scène nerveuse et le jeu pétillant de ses acteurs. Plus sombre et plus ardu, **Schimbare**, de l'Espagnol Álex Sampayo, s'attarde sur le destin d'un couple en crise venu en Roumanie pour prendre livraison d'un colis qui s'avère être une petite fille destinée à payer

de sa vie pour offrir un rein à leur propre enfant. Le huis clos se referme quand l'organisation qui réalise ce trafic d'organes resserre les règles. Par sa mise en scène tourmentée et la performance des acteurs, ce film laisse le spectateur en proie à un sentiment de désolation et à une sensation d'épuisement tant la tension émotionnelle est forte.

L'amitié, autant que l'amour, n'a pas été laissée pour compte dans ce palmarès. Déjà cité, **Bright Night** réunit deux amis venus en couple, qui vivent des moments intenses les uns avec les autres, de même que **Fever** qui suit le cheminement des deux lycéens. **L'Année prochaine**, de la Française Vania Leturcq, met en scène deux adolescentes terminant leurs études au lycée et devant prendre des décisions quant à leur avenir universitaire. La relation fusionnelle entre les deux jeunes femmes s'effrite peu à peu alors que leur vie d'adulte emprunte des chemins différents. Tourné avec un professionnalisme incontestable, bénéficiant d'une mise en scène pleine de subtilité et d'une trame dramatique

bien construite, ce premier long métrage de fiction augure bien pour la carrière de la cinéaste qui a remporté le Zénith d'argent. On ne peut en dire autant de **La Leçon** (*Izlaiduma gads*), une production de la Russie et de la Lettonie réalisée par Andris Gauja, qui s'évertue à narrer les déboires d'une jeune professeure de littérature russe aux prises avec une classe difficile. Pour se faire accepter de ces adolescents récalcitrants, elle organise des sorties bien arrosées et se laisse vite envahir par l'amour que lui porte un jeune garçon aimé d'une de ses étudiantes. Le jeu mou de l'actrice principale, la pauvreté des décors ainsi que les maladroites de mise en scène ne réussissent pas à faire apprécier ce film venu de si loin. Il en va de même pour **Aya Arcos** de l'Allemand Maximilian Moll. L'histoire banale de cet écrivain homosexuel de Rio de Janeiro, en proie à des angoisses dues à sa condition de santé et des répercussions sur sa relation avec un jeune prostitué, ne parvient pas à nous faire oublier les pauvres moyens de production, la mise en scène affligeante et la direction artistique misérable. Rarement cette ville carnavalesque n'a été plus triste. Des amitiés tout autres se développent sur fond de crise étudiante et économique dans **Los bañistas**, du Mexicain Max Zunino, dont la force du montage et la montée dramatique servent utilement l'œuvre et lui ont valu le prix de la FIPRESCI. Toujours du Mexique et gagnant du Zénith d'or, **González**, de Christian Díaz Pardo, suit les péripéties d'un chômeur qui finit par accepter de travailler dans une secte religieuse qui ne fait surtout pas vœu de pauvreté. Récompensé par le Zénith de bronze, **L'Ambassadeur à Berne** (*A Berni követ*) le film d'époque hongrois d'Attila Szász, est probablement le premier d'une belle carrière, tant par sa facture que par la justesse du jeu des acteurs, le montage nerveux, les directions artistique et photographique, la musique grandiose. On sent que la formation et l'expérience en publicité du cinéaste ont porté leurs fruits.

Il ne reste qu'à espérer la poursuite d'une compétition similaire dans un FFM renouvelé ou, à tout le moins, plus vivant que cette funeste année 2014.